

que je dépose dans votre cœur de femme et de mère, pour que vous me disiez ensuite : " Ce que vous faites est bien, et je vous bénis comme une fille " Oui, votre fils m'aime de puis le premier jour où il m'a vue, il y a de cela trois ans, et il ne me l'a pas dit autrefois parce que j'étais mariée. Ce n'est pas tout, madame : moi aussi je l'aime, moi qui suis libre maintenant, et je ne le lui ai pas dit, parce que Marianne est sa femme. Voilà notre crime à tous deux, voilà comment nous avons trahi l'un et l'autre la foi jurée ! Nous en sommes encore à souffrir en silence, à nous parler bas, à oser seulement nous chercher du regard ; et le plus à plaindre de nous deux c'est moi, car je sais qu'il m'aime, car j'ai mieux que lui gardé mon secret, et j'aimerais mieux mourir que de le lui apprendre ; mais j'ai senti qu'il m'échapperait peut-être, que je n'avais plus la force de me taire, et que je rendrais votre fils coupable en le devenant moi-même ; alors, madame, j'ai été trouver Marianne, et je lui ai dit que je voulais partir. Ah ! répondez : est-ce une femme perdue et qu'il faut mépriser que celle qui se conduit ainsi, et qui meurt pour rester pure ?

Mme Duveyrier la regarda quelque temps sans parler. Fanny, inclinée devant elle, semblait attendre son arrêt.

— Relevez-vous, dit-elle, je ne puis que répéter avec vous : ce que vous faites est bien ! Pourquoi faut-il, quand je voudrais vous retenir, que je vous dise : partez ! Pourquoi nos destinées, si près d'être réunies, doivent-elles se séparer ?

— Oui, répondit Fanny. Il y a entre nous quelque chose de fatal et d'obscur ; mais si je n'ai pas tout dit.... croyez pourtant, n'est-ce pas ?

Marianne entra précipitamment, égarée, hors d'elle-même :

— Il n'est pas ici ? s'écria-t-elle ; il n'est pas avec vous, madame ? Je l'ai cherché en vain... personne ne l'a vu.... il est sorti sans doute... quand je l'ai laissé.... vous a-t-il parlé ! Ah ! vous l'avez envoyé se battre avec celui qui m'a tout appris....

— Un duel ! dirent en même temps les deux femmes. Un duel !.... qui vous.... l'a dit ?

— Ah ! ne faut-il pas qu'il venge votre honneur, madame ? qu'il risque sa vie pour effacer votre honte, et qu'on le rapporte mourant, ensanglanté, comme vous l'avez déjà reçu une fois ? Folle que je suis de l'avoir quitté, de ne pas m'être attachée à lui ? Ah ! je croyais le haïr, et je l'aime toujours ?

— Je n'avais pas mérité que vous me regrettiez, Marianne, dit Alexandre, qui arriva dans ce mo-

ment et qui avait entendu ces dernières paroles : mais donnez-moi le temps de réparer mes torts envers vous.

— Vous êtes blessé ?... s'écria Marianne.

— Ce n'est rien ; une égratignure à la main en désarmant M. de Renneville. Je n'ai pu ajouta-t-il en s'adressant à Fanny, lui donner d'autre preuve de votre innocence que ma parole, mais j'ai reçu la sienne que jamais il ne prononcerait votre nom, madame. C'est un homme d'honneur, selon les idées du monde, et je dois compter sur sa promesse.

— Je vous remercie, monsieur, dit Fanny, d'avoir songé à moi quand vous aviez en même temps à punir une atteinte portée à votre honneur ; je vous remercie, plutôt au ciel que ma réputation fût aussi facile à défendre que la vertu de votre femme à prouver ? Je sais tout, monsieur, son amour pour vous, sa jalousie et son dédain pour le séducteur. Qu'il ne vous reste aucun soupçon, je jure que Marianne n'a pas même une pensée coupable à se reprocher. Croyez-le, quand c'est moi qui vous le dis. Elle m'a adressé des paroles bien dures, à moi qui lui rends justice, elle m'a bien méconnue et cruellement injuriée.... Mais elle vous aime et croyait devoir me haïr. Je voudrais pouvoir sortir d'ici comme j'y suis entrée, la tête haute et non plus écrasée sous le poids d'une honte trop lourde à porter. Je voudrais vous faire mes adieux comme une amie qui s'éloigne de vous, et non comme une maîtresse qui cède la place à l'épouse. Si vous avez quelques douces paroles à opposer aux siennes, prononcez-les monsieur, rendez témoignage pour moi, comme moi pour elle. C'est le dernier service que j'attends de vous, et je pars pour ne plus vous revoir.

— Je ferai plus, madame, dit Alexandre : il n'y a qu'un coupable ici, et ce coupable c'est moi. Asseyez-vous pour m'entendre. Restons debout devant elle, Marianne, et vous aussi, ma mère : je vous ai entraînées toutes deux dans ma faute. Je l'ai offensée, et vous l'avez méconnue. Quand j'aurai fini de parler, nous tomberons tous trois à genoux et nous demanderons notre pardon. Ne me reprochez pas, madame, ce que je vais dire. Pour vous justifier, il faut que j'accuse la mémoire d'un homme qui n'est plus, mais je n'ai pas à craindre d'être ingrat envers lui, car c'est lui qui m'a tout appris, et d'avance je vous promets pour moi, pour ma femme et pour ma mère la même reconnaissance de ses bienfaits.

Il s'arrêta un instant. Marianne et sa mère se tinrent à ses côtés, debout devant Fanny, qui le regardait avec surprise.

— Il y a trois ans, à pareil jour, reprit-il, on m'a rapporté dans cette maison blessé et mou-